Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*

Paris, Gallimard, coll. NRF-Essais, 2009

Jérôme Bourdon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2839>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2839](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2839)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 367-370

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérôme Bourdon, « Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2839>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*

Paris, Gallimard, coll. NRF-Essais, 2009

Jérôme Bourdon

RÉFÉRENCE

Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, coll. NRF-Essais, 2009, 294 p.

- 1 Si cet ouvrage de Luc Boltanski a bien pour objet la critique et constitue, à cet égard, un apport sociologique et philosophique majeur, on pourra en contester le sous-titre : le lecteur n'y trouvera pas un précis et la notion d'émancipation apparaît surtout à la fin de l'ouvrage, en profil perdu. Plus qu'un précis, c'est un retour critique sur la notion de critique par rapport à sa place dans la sociologie française et dans le parcours de l'auteur. Pour la partie la plus neuve, c'est en même temps une réflexion sur un régime de domination contemporain baptisé « gestionnaire », au fond très pessimiste malgré l'appel au renouveau de la critique. Ce recensement ne s'arrêtera que sur certains points, notamment sur les outils que donne l'auteur pour renouveler la critique et suggérera, pour finir, une application à la critique des médias. D'abord, expliquant par là-même ce qui l'a conduit à s'éloigner de Pierre Bourdieu, l'auteur oppose deux types de sociologie. Tout d'abord, la « sociologie critique » qui part de la notion de domination, notion abstraite car le sociologue voit des relations de pouvoir mais doit opérer un saut dans l'abstraction pour faire de l'ensemble de ces relations un système de domination. Cette sociologie a une double prétention : concilier les descriptions scientifiques et l'appréciation d'ensemble des chances d'en finir avec la domination (ou du moins de l'amender). L'auteur présente la sociologie pragmatique de la critique dont il s'est fait le champion. S'éloignant de la sociologie critique à laquelle il fait le reproche classique de proposer un « principe explicatif trop puissant » (p. 46) qui rend les résultats prévisibles, Luc Boltanski propose de retourner aux « acteurs eux-mêmes »,

plus précisément de les suivre sur le terrain lorsqu'ils se livrent à la critique, c'est-à-dire à des disputes. Ce passage à l'horizontale révèle des acteurs doués de multiples capacités (au minimum, d'une capacité de scepticisme), même s'il a conduit à négliger les situations verticales que la sociologie critique met en avant.

- 2 Autre caractéristique de la sociologie pragmatique de la critique, au moins dans la version boltanskienne, le pluralisme des valeurs. Contre un acteur manipulé dans un système de domination guidé par les intérêts d'une minorité, mais aussi contre la vision économiste (Raymond Boudon) de l'individualisme méthodologique d'un acteur guidé par la seule rationalité, Luc Boltanski choisit un acteur capable de mobiliser des répertoires différents pour se livrer à la critique. Les acteurs s'appuient sur des systèmes de valeurs différents, parfois concurrents, avec des règles complexes des passages de l'un à l'autre système (dans le vocabulaire de l'auteur, passage d'une « cité » à l'autre). Le monde social apparaît donc « comme la scène d'un procès au cours duquel des acteurs, en situation d'incertitude, procèdent à des enquêtes, consignent leurs interprétations de ce qui se passe dans des rapports, établissent des qualifications et se soumettent à des épreuves » (p. 48). Au chapitre 3, l'auteur réintroduit un acteur classique de la sociologie, l'institution. Après avoir souligné l'omniprésence et le flou du concept, il la définit comme un être sans corps. D'une manière qui rappelle Cornélius Castoriadis, il souligne l'ambivalence des institutions : elles sont là pour assurer une sécurité sémantique aux individus, pour dire « ce qui en est de ce qu'il est », mais en même temps, elles risquent de bloquer la dimension pragmatique de l'existence, l'infini réserve du « flux de la vie » où sont plongés les individus. La critique, nous dit Luc Boltanski, est inscrite dans le fonctionnement des institutions qui ne peuvent pas tout faire rentrer dans leurs cadres, ramener toutes les occurrences aux types que réclame le fonctionnement de l'institution, en d'autres termes, ramener toute la pragmatique à un ordre sémantique donné.
- 3 La critique exploite cette contradiction herméneutique permanente entre sémantique et pragmatique, notamment lorsque l'institution doit s'incarner dans des porte-parole, des êtres de chair qui ne répondent qu'imparfaitement à leur fonction de purs porte-parole. Les institutions sont soumises à trois types d'épreuves. La première épreuve est celle de vérité, destinée à confirmer que les choses sont comme le dit l'institution. L'épreuve de vérité n'est donc pas l'expérience de laboratoire (comme son nom pourrait le suggérer), mais la cérémonie, la commémoration, qui donne « éclat et cohérence » à un univers de signes donnés. L'épreuve de réalité peut être mise en œuvre par une critique réformatrice : elle a le caractère d'un test, d'une revendication, d'une demande de preuve. Par exemple (l'exemple est mien, car l'auteur est chiche en la matière), demander si tel journaliste a les titres, l'autorité, les compétences pour exercer son métier. La troisième épreuve, dite existentielle, conserve un caractère transgressif, festif même, elle « dévoile l'incomplétude de la réalité et sa contingence en puisant dans le flux de la vie » (p. 141). L'auteur passe alors à une réflexion sur ce qu'ils appellent les « régimes politiques de domination », considérant les régimes politiques comme « les arrangements qui s'établissent autour de la contradiction herméneutique, à la fois pour l'incarner sous différentes formes et pour la dissimuler » (p. 163). Selon que l'on la caractérise comme un accroissement de la place donnée à la critique, ou comme une limitation de son champ d'application, l'interprétation de la modernité joue une place centrale ; la critique étant confiée de façon croissante à l'autorité scientifique des experts. Ceci est le trait majeur d'une forme contemporaine

de domination qu'il appelle « complexe ou gestionnaire » traitée, en opposition au « mode de domination simple » fondé sur le maintien des asymétries, par un « déploiement spectaculaire des épreuves de vérité » (complété par le recours à la violence, peu théorisé ici). Le mode de domination gestionnaire consiste à « modifier de façon continue les contours de la réalité comme pour y inscrire le monde, en tant que lieu d'un changement permanent » (p. 185). Les épreuves de vérité et le déploiement cérémoniel de principes idéologiques n'y seraient plus guère nécessaires car les décisions ont un caractère de plus en plus instrumental, gestionnaire. Elles apparaissent fondées sur un principe de nécessité (notamment, dans l'univers social, sur un appareil de rhétorique scientifique). Paradoxalement, les crises « innocentent la classe dominante » et sont l'occasion de « réaffirmer la nécessité ». Les responsables ne sont plus responsables de rien bien qu'ils soient en charge de tout. Les épreuves de réalité sont une illusion puisque ce sont toujours les mêmes qui en bénéficient. Au fil de la description, le lecteur pense de plus en plus à la sociologie critique et, au-delà de Pierre Bourdieu, à Theodor W. Adorno (le texte n'est pas pour rien donné dans le cadre des conférences du philosophe et sociologue). La nouvelle classe dominante, s'il y en a une, est plus diverse que les « fractions » ou les « pôles » décrits par Pierre Bourdieu, réunie par des affinités entre les *habitus* et une culture commune transmise par l'école. Pourtant, les nouvelles élites mondialisées, formées dans des contextes très différents, parlent bien un langage commun. Définies comme « responsables » par Luc Boltanski, elles sont caractérisées par de grandes capacités d'action sur la vie d'autrui mais aussi sur la construction de la réalité et, notamment, des formats d'épreuves. Cependant, l'auteur propose un critère neuf ou, plutôt, un signe d'appartenance à la classe (faut-il dire à une position ?) dominante, un rapport relativiste aux règles que l'on peut tourner selon le besoin : le dominant traite volontiers comme règle technique malléable ce que le dominé accepte sans discuter comme une règle morale. Si l'on réduit le livre à ce tableau, il y a un risque de malentendu mais aussi un signe de l'ambiguïté de l'ouvrage. Le tableau laisse le sentiment que la domination s'y introduit partout et bloque la possibilité même de la critique. On s'est beaucoup rapproché de la sociologie critique d'où la faiblesse – on est tenté de dire, hélas ! – du chapitre final où il est moins question de l'émancipation que de ses limites.

- 4 Luc Boltanski s'efforce de trouver des moyens de renforcer la critique : l'appel à la solidarité, à l'affiliation – de groupe de classe, de genre ou d'ethnie – de ceux qui sont des « sans-nom », les dominés, qu'il faut « désindividualiser » (il retrouve là un thème de la gauche radicale aujourd'hui, et ce n'est pas le seul lieu de convergence). Pour cela, il faut réussir à relâcher ceux qui structurent des relations fondamentalement inégalitaires, relâcher les liens de propriété et atténuer l'effet des titres d'appartenance hiérarchique. Il refuse, on s'en étonnera, l'appel à l'État – au contraire, suggère que s'en prendre à celui-ci permettrait de dévoiler mieux encore le monde de domination gestionnaire –, et liquide sans doute trop rapidement la question du fondement démocratique, ou non, des institutions. Cependant, il faut aller au-delà de ce moment sombre et insister sur la richesse du répertoire théorique que déploie l'auteur. Le livre est d'une grande richesse pour l'analyse des médias, omniprésents dans le régime « gestionnaire ». L'auteur ne les mentionne pas, alors qu'ils ont été violemment pris à parti, de longue date, par différents courants de la sociologie critique. Est-ce que le modèle boltanskien de la critique peut être ici utile ? On pourra s'essayer à analyser différents moments de la vie publique médiatique en termes d'épreuves (moins pour les institutions médiatiques que pour d'autres institutions – politique, judiciaire,

thérapeutique, notamment). Ici, il faudrait approfondir la notion d'épreuve de vérité que l'on peut tirer du côté du cérémoniel – on pensera alors aux « *media events* » de Daniel Dayan et Elihu Katz –, mais aussi du côté de la confirmation. À examiner les médias, on peut mettre en doute l'idée que le mode de domination gestionnaire a, à peu près, renoncé aux épreuves de vérité. Dans leur rôle massif de réaffirmation du réel, dans leur adhésion, à différents moments, aux valeurs centrales (individualisme, profit, régulation minimale du marché) du capitalisme, les médias peuvent être traités comme des machines à produire des « petites épreuves de vérité », de moindre éclat que les grandes cérémonies, mais confirmant, à la fois, des valeurs et le statut des « responsables » au sens boltanskien du terme. Il faudra alors interroger l'éclat de cette fraction de la classe dominante très spécifique que constituent les « célébrités ». En tout état de cause, il faudra noter que, dans leur répugnance à ce qui peut faire véritablement collectif, les médias paraissent bien peu ouvrir la voie à l'émancipation telle que Luc Boltanski en dessine les concours.

- 5 Les voies du changement que propose l'univers médiatique aujourd'hui très prégnant du *talk-show* et du *reality-show* passent toujours par un renforcement de l'autonomie individuelle, par un effort pour se transformer individuellement qui traduit les valeurs gestionnaires dans l'univers du divertissement. Y a-t-il, dans les médias, des épreuves de réalité ou des épreuves existentielles ? Y dénonce-t-on d'abord le mode de cohérence de la « réalité » avec les règles mêmes fournies par les institutions ? On notera que de telles épreuves de réalité sont peu présentes, ou qu'elles ont lieu en coulisses. Pour prendre un exemple, une émission telle que *L'Hebdo du médiateur* sur France 2 offrait un modèle modeste d'ébauche d'épreuve de réalité sur la question du professionnalisme journalistique. Même cela a été très mal supporté par l'institution médiatique et l'émission a été supprimée. Quant aux épreuves existentielles qui permettent de réintroduire le « flux de la vie » dans le jeu figé de la réalité contrôlée par les institutions, c'est ce qui fait le plus défaut aux institutions médiatiques. Pire, et l'on rejoint ici la réflexion sur l'omniprésence d'une critique impuissante, les médias commerciaux – dans leur récupération permanente de la transgression – révèlent leur capacité à transformer ce qui a été, ou aurait pu être, une épreuve existentielle en une épreuve de vérité qui réaffirme et confirme les valeurs au centre de l'institution. Ainsi l'irruption en direct des mouvements de protestation sur un plateau peut-elle être habilement canalisée et récupérée par le médiateur, le *leader* réinvité (cette fois individualisé) dans des dispositifs plus conformes. Ce qui pose toute la question de la validité de la distinction entre les deux types d'épreuves, la « liquidité » des sociétés gestionnaires paraissant capables d'affecter le statut d'une telle expérience, amorcée comme épreuve existentielle et finissant sa carrière formatée comme « petite épreuve de vérité ». De la même manière, on pourra analyser les moments où les témoignages les plus « authentiques » sont pris dans le format du *talk-show*. Mais, en se méfiant de la généralisation trop rapide, on pourra ainsi interroger le genre du *talk-show* et en faire la critique selon la place qu'il laisse à la critique ordinaire pour se déployer, même modestement. Sur l'exemple des médias, on comprend, au fond, que ce qui fait l'intérêt du livre en fait aussi sa fragilité. En faisant appel aux ressources que chacun pourrait puiser dans le « flux de la vie », Luc Boltanski prend le soin d'éviter une position surplombante. Mais, en quittant l'examen des disputes, il retrouve, au moins avec les outils dont il se dote, des asymétries massives dans la société. Les médias – dans leur majorité, y compris l'internet dans son fonctionnement dominant – sont des

institutions où l'asymétrie entre les dominants et les dominés règne, où les possibilités d'accès au discours public sont rigoureusement canalisées et formatées.

AUTEURS

JÉRÔME BOURDON

ADAR, université de Tel Aviv
jerombourdon@gmail.com